

Sous la direction de Rachel Bouvet,
André Carpentier et Daniel Chartier

N Imaginaire Nord
Pour fins de recherche
privée seulement

NOMADES, VOYAGEURS,

EXPLORATEURS, DEAMBULATEURS

Les modalités du parcours dans la littérature

<http://www.librairieharmattan.com>
diffusion.harmattan@wanadoo.fr
harmattan1@wanadoo.fr

© L'Harmattan, 2006
ISBN : 2-296-00637-X
EAN : 9782296006379

L'Harmattan
5-7, rue de l'École-Polytechnique ; 75005 Paris
FRANCE

L'Harmattan Hongrie
Konyvesbolt
Kossuth L. u. 14-16
1053 Budapest

Espace L'Harmattan Kinshasa
Fac. des Sc. Sociales, Pol. et Adm. ;
BP243, KIN XI
Université de Kinshasa - RDC

L'Harmattan Italia
Via Degli Artisti, 15
10124 Torino
ITALIE

L'Harmattan Burkin Faso
1200 logements villa 96
12B2250
Ouagadougou 12

Vers l'immensité du Grand Nord. Directions, parcours et détournements dans les récits nordiques¹

Daniel Chartier

Université du Québec à Montréal

*Le pôle Nord n'est en somme qu'une abstraction de géométrie qui
échappera toujours au désir de l'atteindre puisqu'il est en proie à
la mouvance des dérives.*

Pierre Perrault, *Le mal du Nord*²

L'imaginaire du Nord se manifeste dans différentes formes littéraires et culturelles ; l'inadéquation que l'expression de cet imaginaire pose entre, d'une part, un territoire intertextuel – disons, un système discursif appliqué *par convention à un territoire donné* – et, d'autre part, des écrivains et un lectorat qui n'ont qu'une connaissance partielle de la géographie à laquelle ces formes littéraires font référence, permet de souligner de riches problématiques quant aux rapports entre le réel et l'imaginaire. De plus, la récente prise de parole des *gens du Nord* (Inuits, allochtones et émigrés), qui se superpose aux textes des explorateurs, missionnaires et autres exogènes passagers, force la redéfinition d'un lieu que les représentations occidentales ont posé depuis des siècles comme une terre inhospitalière, stérile et à la limite de l'écoumène. Or, la volonté d'atteindre cette frontière de la connaissance, symbolisée tout au long des 19^e et 20^e siècles comme une conquête physique et technologique, s'inscrit dans les textes comme une tension irrésistible vers le pôle Nord (puis, dans un curieux renversement et par les mêmes acteurs, vers le pôle Sud). Compte tenu de la rareté et de la stérilité des lieux, cette tension présuppose l'établissement d'un parcours préalable, que l'absence de repère déjoue dans les récits au profit d'une nouvelle cartographie qui s'éloigne de plus en plus de la géographie pour se fonder dans l'immatériel : dans les récits du Nord, la quête physique du départ se dé-

¹ Cet article s'inscrit dans le cadre d'un projet de recherche financé par le Fonds québécois de recherche sur la culture et la société et du Laboratoire international d'étude multidisciplinaire comparée des représentations du Nord.

² Pierre Perrault, *Le mal du Nord*, Huil, Vent d'ouest, coll. « Passage », 1999, p. 131.

noue nécessairement au profit d'une quête conceptuelle, voire spirituelle. La nature du parcours (posé sur la carte, déterminé par des étapes et un point d'arrivée) s'efface dans la blancheur de la neige, le gel du temps et de l'espace, ainsi que des signes lumineux qui, au lieu de guider les voyageurs, les déroutent : devenus métaphoriques, le jour et la nuit, le soleil, la boussole, les cartes ne soulagent en rien le détournement physique, puis spirituel des voyageurs. L'objectif de cet article est d'examiner comment, dans différents discours qui font référence au Nord³ et à l'Arctique (notamment dans les récits d'explorateurs et les romans), l'exigence du parcours détermine certaines stratégies textuelles. Ces stratégies se déclinent sous forme de figures et d'éléments de la narration, mais aussi comme des schémas qui reproduisent des trajets qui prennent la forme d'une direction, d'une tension, d'un passage ou d'un renversement.

Plusieurs figures et personnages qui peuplent les récits nordiques évoquent le déplacement, le parcours et la relation de l'être au territoire. Que ce soit les personnages autochtones (amérindiens, inuits, métis ou lapons) ou scandinaves (vikings ou vagabonds, comme dans les romans de Knut Hamsun) qui vivent dans l'Arctique, les colons, chercheurs d'or, missionnaires, trappeurs et chasseurs du Nord historique, ou encore les personnages imaginaires des récits populaires (père Noël, ours polaire, monstre, iceberg et personnages surnaturels), tous se définissent par un mouvement ou un déplacement qui leur est propre. Le chercheur d'or monte au Nord en quête de richesse, le père Noël prévoit son trajet d'une maison à l'autre à partir du pôle Nord, l'inuit poursuit la harde de caribous, le colon repousse les limites des régions habitées, etc. Le parcours dans la neige peut aussi prendre une forme métaphorique – ou purement esthétique, comme le sont au cinéma, dans *Fargo*⁴, les traces laissées par une voiture dans la neige après une tempête. Ainsi, même perdu, le personnage de *Scènes de chasse en blanc* de Mads Wægeus pense tout de même à l'effet que produisent ses pas dans le blanc qui l'entoure : « Tout

en continuant, je me suis efforcé de ne laisser derrière moi que des traces franches et nettes, qui devaient être belles à regarder d'en haut.⁵ »

Nous remarquons par ailleurs que la nature des lieux impose une contrainte formelle : l'impossibilité de l'inaction. Dans un monde où les animaux, les plantes et le froid prennent des formes anthropomorphiques (ainsi, le froid et le bois deviennent vivants dans *Maria Chapdelaine* : « dès que Maria fût hors de l'abri des murs, le froid descendit sur elle comme un coupeet, et la lisière lointaine du bois se rapprocha soudain.⁶ ») et où les éléments inertes se personnifient, le sujet est contraint au mouvement et à la quête continuelle. L'immobilité est réservée au paysage qui menace le sujet, comme le constate l'héroïne de *Kamouraska* d'Anne Hébert : « De nouveau l'immobilité. C'est le soir. Tout se fige. N'existe plus. Je suis seule. Et pourtant quelque chose de fixe et d'interdit m'épie dans le paysage pétrifié de Kamouraska.⁷ » La description des lieux renvoie aussi à cette exigence du parcours qui fonde la nature même de la structure narrative : l'absence de repère, l'idée de frontière, de refuge (donc, d'étape possible dans un trajet), le nomadisme, etc. permettent d'alimenter et de fragmenter la narration en des séquences qui symbolisent l'avancée et le parcours sur le territoire.

Différents discours

La problématique du parcours s'inscrit dans le corpus nordique à la fois comme une direction, une tension, un passage et un renversement. La direction vers le Nord s'articule en fait autour de celle du pôle, qui agit comme un centre et un paradigme, et qui définit les quêtes physiques, spirituelles et esthétiques. Cette direction structure tant des textes poétiques et romanesques que les récits d'explorateurs, alimentés d'un fort réseau intertextuel issu des littératures anciennes, européennes, amérindiennes et inuites. Considéré comme un discours intertextuel et interculturel, le Nord des œuvres littéraires apparaît d'abord dans sa définition abstraite, puis dans un rapport ambigu entre l'absolu et le relatif du pôle, qui bascule souvent dans l'irréel après la quête et le parcours des personnages. Ces trajectoires, faîtes de tensions et de lieux fuyants, opèrent un renversement, au moment de l'approche et de l'accession au Nord absolu

³ « Nord » renvoie ici à la nordicité telle que définie par le géographe Louis-Edmond Hamelin, c'est-à-dire au Nord, à l'hivernité et, de manière complémentaire, à la haute montagne. *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996, 482 p.

⁴ Joel et Ethan Coen, *Fargo*, États-Unis, 1996, 98 min. Voir particulièrement le passage où une voiture dessine un tableau abstrait dans un stationnement : min. 22 s 24 à min. 22 s 44.

⁵ Mads Wægeus, *Scènes de chasse en blanc*, Paris, Presses de la Renaissance, 1990, p. 153.

⁶ Louis Hémon, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1916], p. 121.

⁷ Anne Hébert, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970, p. 77.

– le pôle Nord (ou le pôle Sud selon les cas) –, qui provoque la disparition même de l'objet atteint : le Nord s'éteint lorsqu'il est touché.

Définition abstraite

Dans son opposition au Sud, le Nord révèle comme une abstraction lointaine et pourtant absolue : direction de l'étoile polaire, axe conventionnel de représentation du haut du monde, symbolisé en un désert blanc, froid et inaccessible, il se manifeste dans les textes comme un lieu mystérieux, utopique et infernal tout à la fois. Il demeure une direction réelle – à gauche du soleil lorsqu'il se lève – et un point de convergence géométrique – le pôle Nord – vers lequel toute son épaisseur discursive et métaphorique se voit concentrée. La tradition occidentale présente le Nord comme le domaine des glaces parcouru de vecteurs qui pointent tous dans la direction du pôle : le « degré de nordicité », ainsi que le nomment les géographes, peut ainsi se calculer à mesure que l'on s'approche de son sommet symbolique. Alors que le Sud est diffus et habité, le Nord se conçoit dans une pureté géographique qui, à son degré le plus élevé, devient une abstraction. Cette représentation est reprise tant dans les formes de la culture populaire contemporaine⁸ que dans les textes anciens : déjà le géographe grec Strabon remarque cette aberration au début de l'ère chrétienne : « La limite des peuples nordiques est le pôle Nord, alors que celle des peuples du Sud est l'équateur⁹ ». Le point géographique du pôle Nord s'oppose moins au pôle Sud, qui en est le proche parent¹⁰, qu'à l'équateur, une ceinture qui encercle la terre en de multiples points qui peuvent s'en réclamer.

Cette abstraction possède cependant son histoire, qui est restée dans celle de l'homme un mystère tardif résistant à la volonté de conquérir le territoire par la raison : encore au 20^e siècle, le pôle reste un lieu mysti-

que et imaginaire. Ainsi, les récits des explorateurs polaires fascinent les lecteurs contemporains ; ils y retrouvent l'esprit des conquêtes qui exaltaient le public dans les récits de découvertes des 15^e et 16^e siècles. Cependant, les historiens nous rappellent que « la quête pour le pôle Nord géographique n'était pas, dans les faits, d'un intérêt scientifique¹¹ » bien que « l'Arctique soit le site idéal pour les expériences militaires secrètes¹² » et pour une certaine forme d'archéologie écologique. Outre son épaisseur discursive millénaire, le Nord trouve sa richesse dans un contenu qui atteint à l'expérience métaphysique et morale de l'homme. Le philosophe Michel Onfray écrit que « depuis toujours, l'objectif philosophique existentiel se propose de réaliser ce qui, au pôle, fonctionne d'évidence : la concentration sur le seul nécessaire¹³ ». Dans ses extensions que constituent l'hiver, la glace, le froid, la blancheur et la neige, le Nord concourt également à une émotion¹⁴ et à une esthétique : « Le climat génère un ordre solaire et nocturne, il construit une logique et instaure une esthétique¹⁵. »

Direction relative, absolue et irréaliste

Bien qu'il représente une direction absolue, le Nord peut également se définir de manière toute relative, selon le lieu d'énonciation du voyageur. Cette relativité permet d'orienter les parcours en les infiltrant de la possibilité, décourageante ou fascinante selon les cas, de la réversibilité du voyage. Ainsi, lorsqu'il atteint Point Barrow, le narrateur de Louis-Frédéric Rouquette constate qu'il est arrivé au « dernier port du monde avant le pôle ou le premier, cela dépend à quel point l'on se place et d'où l'on vient¹⁶ ». Cependant, comme le rappelle Pierre Perrault dans *Le mal du Nord*, ce caractère relatif de la position nordique ne lui enlève pas son caractère absolu. Perrault écrit :

¹¹ Traduction libre de « *the quest for the geographic North Pole was not, strictly speaking, of scientific interest* » (*Ibid.*, p. 65).

¹² Traduction libre de « *the Arctic is an ideal site for secret military experiments* » (*Ibid.*, p. 115-116).

¹³ Michel Onfray, *Esthétique du pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002, p. 73-74.

¹⁴ Par exemple, la narratrice de Peter Høeg se dit : « Je sais bien que c'est ridicule, mais en pleine zone portuaire de Copenhague, à deux heures du matin, je me sens gagnée par la même sensation de paix intérieure qui émane sans doute de la glace, du ciel étoilé et de l'horizon presque dégagé. » (*Smilla et l'amour de la neige*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996, p. 260).

¹⁵ Michel Onfray, *op. cit.*, p. 42-43.

¹⁶ Louis-Frédéric Rouquette, *Le grand silence blanc*, Castelnau-le-Lez (France), Éditions Climats, 1996 [1921], p. 71.

⁸ Ainsi Marcel Mélançon écrit dans *L'homme de la Manic ou la Terre de Cain* : « Mais le Nord reste figé à son pôle et le Sud collé à son équateur. » (Saint-Lambert, Romelam, 1974, p. 53).

⁹ Traduction libre d'une traduction anglaise qui se lit ainsi : « *And as for limits, that of the northerly peoples is the north pole, while that of the southerly peoples is the equator* ». Strabon, *Geography*, vol. 1, Cambridge, Harvard University Press, 1960, p. 231, ch. 1, 3, 22.

¹⁰ Le navigateur Roald Amundsen décrit ainsi son exaltation ambiguë quand il atteint le pôle Sud : « *I have never known any man to be placed in such a diametrically opposite position to the goal of his desires as I am at that moment. The regions around the North Pole — well, yes the North Pole itself — had attracted me from childhood, and here I was at the South Pole.* » (*The South Pole*, 1912 cité dans Bertrand Imbert, *North Pole South Pole. Journeys to the Ends of the Earth*, London, Thames & Hudson, coll. « New Horizons », 1992, p. 91).

Encore faut-il se rendre compte qu'il y a toutes sortes de nord [...]. Il y a donc bien sûr ce tout Petit Nord à l'ouest de Montréal. Il y a le Moyen Nord de la forêt boréale. Le Nord de la taiga. Celui de la toundra. Et aussi le Grand Nord [...]. Et enfin, il y a le Nord du Nord, celui qui s'accouple aux quatre vents pour atteindre l'impossible¹⁷.

Ce point à atteindre, où l'on peut « régler, une fois pour toutes, le vieux problème de l'hiver et de la mort¹⁸ », joue sur les personnages qu'il effraie¹⁹ ou rassure dans un caractère impétueux qui peut déjouer les conventions les plus simples. Dans *Neige noire*, la proximité du pôle produit une lumière qui dérègle le temps : « Sois sans crainte, dit Nicolas [...], la lumière, à cette distance du pôle, infiltre le plus noir de la nuit en été. À partir de maintenant, il n'y a plus de nuit pour nous²⁰... »

Ce caractère à la fois relatif et absolu du Nord se confond dans une désignation qui renvoie à des phénomènes irréels : pays où « la boussole ne garde pas le nord [...] comme si l'objet était hanté²¹ » et où les explorations solaires « provoquent des orages électromagnétiques et des aurores boréales²² », pays où on peut « épouser la neige par amour pour le froid qui conserve jeune éternellement²³ », territoire imaginaire qui forme un « panorama [qui] a quelque chose d'extrême : c'est comme une infanterie, dénuée, découpée par les fjords, hantée par le pôle Nord tout proche²⁴ ». Mise en discours dans les œuvres contemporaines, tant québécoises qu'étrangères, cette irréalité du Nord et du pôle reprend toutefois une tradition intertextuelle riche et ancienne, initiée par le mythe de Thulé raconté dans le texte perdu de Pythéas – perte qui a ouvert la voie à son usage imaginaire –, mais aussi dans les textes postérieurs. Ainsi Photius écrit au 9^e siècle que dans « les régions situées au-delà de Thulé [...] il est possible que quelques habitants vivent sous le pôle arctique²⁵ » et « ce qui est plus incroyable que tout, c'est que, en marchant vers le Nord, ils

arrivent dans le voisinage de la lune [...]; arrivés là, ils auraient vu ce que doit normalement voir celui qui a imaginé des inventions aussi exagérées²⁶ ». Cette tradition, qui tend à traduire le parcours vers le Nord comme celui vers un lieu hors de la réalité, provoque chez les narrateurs et écrivains explorateurs une réaction trouble de dérèglement, mais aussi de déception. Ainsi, Pierre Perrault constate combien le cercle polaire est une abstraction : « nous l'avons traversé à douze heures hier. Sans nous en apercevoir ! En réalité, rien n'y paraît. Absolument rien. La mer est la même. Rien n'est plus abstrait [...] que le cercle polaire. Il faut croire sur parole²⁷ ». L'irréalité abstraite permet de mettre au jour le mode entièrement intertextuel et imaginaire qui fonde l'existence du pôle et du Nord : Michel Rio écrit, dans *Mélancolie Nord*, qu'une fois arrivé à ce point d'« incertitude géographique », il a l'impression d'avoir atteint l'imaginaire pur, « un lieu de pure mémoire, artificiel, pictural, mais que l'analyse ne parvient pas à forcer, ni la fréquentation concrète à épuisser²⁸ ».

Tension vers le Nord

Le parcours vers le Nord se concrétise, dans les récits, dans une tension vers l'Arctique et par la volonté d'atteindre un point inaccessible, ainsi que par une série de gestes manqués qui finissent par induire une définition du territoire comme celle d'une série de lieux fuyants qui font en sorte que la quête apparaît toujours de plus en plus lointaine et difficile. Cette tension se réalise dans les œuvres de différentes manières, tant par le récit d'un parcours mû par le désir d'être le premier à atteindre un territoire impenétrable et donc jusque-là géographiquement abstrait, comme c'est le cas pour les découvreurs²⁹, que par l'énonciation des motivations de personnages jamais satisfaits et qui se disent invariablement attirés plus loin. Ce besoin de « monter de plus en plus haut [...] dans cet abîme de froid et d'espace³⁰ », comme l'écrit Gabrielle Roy, représente une tension atavique vers le vierge, le pur et l'absolu : « Sa bous-

¹⁷ Pierre Perrault, *op. cit.*, p. 83.

¹⁸ Pierre Chatillon, *Phildor Beausoleil*, Montréal, Libre Expression, 1985, p. 22.

¹⁹ Quand il pense « qu'il était arrivé dans un désert au pays de l'hiver », Nils Holgersson « ressentit une angoisse telle qu'il en aurait crié. » Selma Lagerlöf, *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, Paris, Librairie académique Perrin, coll. « Pocket », 1983 [1963], p. 35.

²⁰ Hubert Aquin, *Neige noire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978 [1974], p. 69.

²¹ Diane Groulx, *Pingouin ou la fontaine de jeunesse*, Saint-Damien, Éditions du Soleil de minuit, 1999, p. 33.

²² Pierre Perrault, *op. cit.*, p. 293.

²³ Sylvain Trudel, *Le souffle de l'Harmattan*, Québec, Quinze, 1986, p. 62.

²⁴ Hubert Aquin, *op. cit.*, p. 66.

²⁵ Photius, *Bibliothèque*, tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1960, p. 145a-146a.

²⁶ *Ibid.*

²⁷ Pierre Perrault, *op. cit.*, p. 295.

²⁸ Michel Rio, *Mélancolie Nord*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1997 [1982], p. 75.

²⁹ Ainsi le capitaine Walton, inspiré du récit de Mary Shelley, dit à ses hommes dans le film de Kenneth Branagh : « *There is a passage to the North Pole, and I will find it. If we succeed our names will be immortalized.* » (*Mary Shelley's Frankenstein*, Royaume-Uni, États-Unis, Japon, 1994, min. 6 sec 38).

³⁰ Gabrielle Roy, *La montagne secrète*, Montréal, Beauchemin, 1961, p. 76.

sole indiquer toujours un Nord à remonter, écrit Marcel Mélançon. L'univers n'a qu'une ouverture pour lui : le pôle³¹. »

Pour se réaliser, ce parcours doit cependant être freiné par des obstacles qui en rendent la réalisation plus méritoire et la narration plus réussie. Parce qu'il est à la fois absolu et relatif, parce que le territoire qu'il désigne peut varier selon le contexte et parce qu'il se veut d'abord et avant tout intertextuel et abstrait, le Nord a la particularité de se démettre sans cesse et de fuir à mesure que les personnages croient l'approcher, ce qui assure une tension narrative constante. L'espace boréal se compose de lieux fluyants : les personnages atteignent la Baie James que déjà ils rêvent de Kuujuaq, qu'encore ils pensent partir pour Iqaluit d'où ils jaugent la distance vers Nauk, puis le Svalbard, puis le pôle. À mesure qu'ils avancent, le mirage du Nord recule constamment et les pousse à aller plus loin encore. Joseph Lallier écrit que dans « cette solitude sans nom, au-dessus de cette forêt sans fin, [...] l'horizon semble toujours reculer à mesure que l'on avance³² ». Louis-Frédéric Rouquette décrit ainsi la quête de son personnage : « Une trace est là qu'il faut suivre ; les Indiens ne peuvent être loin, mais dans le mirage des neiges, le but recule qu'on croit atteindre³³. », « J'ai suivi une âme inquiète à la recherche toujours mobile et toujours plus lointaine³⁴. »

Danger à l'approche

Cette recherche presque malade du « toujours plus haut » du Nord induit également, dans les récits, une hésitation à franchir le seuil du lieu convoité : ainsi, les marins du capitaine Hatteras de Jules Verne souhaitent renoncer à leur quête polaire alors qu'ils s'en approchent :

— C'est fini, s'écria Pen ; je ne vais pas plus loin.

— Pen a raison, répliqua Brunton ; c'est tenter Dieu.

— Tenter le diable, répondit Clifton. J'aime mieux perdre toute ma part de bénéfice que de faire un pas de plus³⁵.

De la même manière, le héros de *Neige noire* voit dans sa renonciation au pôle un parcours qui l'élève dans l'abstraction : « Le voyage vers le pôle

qu'il a été décidé de ne pas rejoindre se conçoit, écrit Aquin, comme une ascension de l'inaccessible³⁶. » Ce danger d'atteindre le lieu pourtant poursuivi au terme d'un parcours difficile est celui de sa disparition qui témoignerait à la fois de son caractère abstrait, imaginaire et véritablement inaccessible :

Son voyage est lent, et plus qu'un voyage, c'est une exploration exaltée vers le pôle Nord, non pas pour s'y rendre, mais pour s'arrêter juste avant, à proximité de la grande banquise qui flotte comme une barrière infranchissable autour de l'absolu³⁷.

Renversement et disparition du Nord

Alors qu'il se croit arrivé au pôle, qu'il cherchait à atteindre depuis des années et que tant d'explorateurs avaient tenté avant lui d'imaginer au « prix de trois siècles d'efforts³⁸ », l'Américain Robert E. Peary constate en 1909 que sa recherche initialement géographique n'est qu'une vue de l'esprit et qu'elle constitue plutôt une quête intérieure et métaphysique, qui l'animait depuis son enfance. « Rien ne me paraissait plus étrange que de penser qu'en une marche de quelques heures, j'étais passé de l'hémisphère Ouest à l'hémisphère Est, que j'étais réellement au sommet du monde³⁹. » Après avoir atteint le pôle Nord, le Britannique Wally Herbert⁴⁰ remarque que le point de convergence du pôle ne peut se réaliser que dans une opposition conceptuelle au Sud : « Le jour et la nuit s'étaient désormais alliés. Nous avions atteint ce point de la terre où toutes les directions pointent vers le Sud⁴¹. » Le Nord, une fois découvert et atteint dans son essence vectorielle, disparaît et se fond avec le sujet contraignant, après l'avoir recherché toute sa vie, de le voir disparaître : alors qu'il regarde autour de lui, il ne trouve que le Sud où aller et la quête devient alors intérieure⁴². Au terme d'un parcours qui finit par toucher le

³⁶ Hubert Aquin, *op. cit.*, p. 89.

³⁷ *Ibid.*, p. 86-87.

³⁸ Robert E. Peary, *À l'assaut du pôle Nord*, Paris, Pierre Lafitte et Co, 1911 [1909], p. 281.

³⁹ *Ibid.*, p. 282-283.

⁴⁰ Alors qu'il atteint le pôle en 1969.

⁴¹ Traduction libre de « Day and night now fused together – we had reached that point on the surface of the Earth where all directions are south. », Wally Herbert, « The First Surface Crossing of the Arctic Ocean » cité dans Bertrand Imbert, *op. cit.*, p. 151.

⁴² Toutefois, ce moment s'accompagne déjà d'une certaine nostalgie de la quête physique qui se termine. Peary écrit : « L'événement était accompli : des êtres humains avaient foulé aux pieds cet inaccessible sommet de la terre. Désormais, mon œuvre était au sud [...]. Je jetai seulement un regard en arrière, puis je tournai les yeux vers le sud, vers l'Avenir ! » (Robert E. Peary, *op. cit.*, p. 293).

³¹ Marcel Mélançon, *op. cit.*, p. 50.

³² Joseph Lallier, *Angéline Guillon*, Avignon, Maison Aubanel Père, 1932, p. 103.

³³ Louis-Frédéric Rouquette, *L'épopée blanche*, Paris, J. Ferenczi et fils éditeurs, 1926, p. 89.

³⁴ *Ibid.*, p. 7.

³⁵ Jules Verne, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras. Les Anglais au Pôle Nord*, tome I, Toulouse, Éditions Ombres, 2000, p. 113.

point où se concentrent à la fois le sens et la source de l'imaginaire nordique, on se voit confronté à la définition même de l'imaginaire : « Aucune trace du pôle Nord⁴³ », écrit Sylvain Trudel. Ce à quoi pourrait répondre, à juste titre, la poète Élise Turcotte : « Le pôle Nord se trouve quelque part dans notre cerveau⁴⁴. »

Bibliographie et filmographie

- AQUIN, Hubert, *Neige noire*, Montréal, Pierre Tisseyre, 1978 [1974].
- BRANAGH, Kenneth, *Mary Shelley's Frankenstein*, Royaume-Uni, États-Unis, Japon, 1994, 123 min.
- CHATILLON, Pierre, *Philéas Beausoleil*, Montréal, Libre Expression, 1985.
- COEN, Joel et Ethan, *Fargo*, États-Unis, 1996, 98 min.
- GROULX, Diane, *Pingualuit ou la fontaine de jeunesse*, Saint-Damien, Éditions du Soleil de minuit, 1999.
- HAMELIN, Louis-Edmond, *Écho des pays froids*, Sainte-Foy, Presses de l'Université Laval, 1996.
- HÉBERT, Anne, *Kamouraska*, Paris, Seuil, 1970.
- HÉMON, Louis, *Maria Chapdelaine*, Montréal, Bibliothèque québécoise, 1990 [1916].
- HØEG, Peter, *Smilla et l'amour de la neige*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1996.
- IMBERT, Bertrand, *North Pole. South Pole. Journeys to the Ends of the Earth*, London, Thames & Hudson, coll. « New Horizons », 1992.
- LAGERLÖF, Selma, *Le merveilleux voyage de Nils Holgersson à travers la Suède*, Paris, Librairie académique Perrin, coll. « Pocket », 1983 [1963].
- LALLIER, Joseph, *Angéline Guillou*, Avignon, Maison Aubanel Père, 1932.

- MÉLANÇON, Marcel, *L'homme de la Manic ou la Terre de Cain*, Saint-Lambert, Romelan, 1974.
- ONFRAY, Michel, *Esthétique du pôle Nord*, Paris, Grasset, 2002.
- PEARY, Robert E., *À l'assaut du pôle Nord*, Paris, Pierre Lafitte et Co, 1911 [1909].
- PERRAULT, Pierre, *Le mal du Nord*, Hull, Vent d'ouest, coll. « Passage », 1999.
- PHOTIUS, *Bibliothèque*, tome II, Paris, Les Belles Lettres, 1960.
- RIO, Michel, *Mélancoïlie Nord*, Paris, Seuil, coll. « Points », 1997 [1982].
- ROUQUETTE, Louis-Frédéric, *Le grand silence blanc*, Castelnau-le-Lez (France), Éditions Climats, 1996 [1921].
- _____, *L'épopée blanche*, Paris, J. Ferenczi et fils éditeurs, 1926.
- ROY, Gabrielle, *La montagne secrète*, Montréal, Beauchemin, 1961.
- STRABON, *Geography*, vol. I, Cambridge, Harvard University Press, 1960.
- TRUDEL, Sylvain, *Le soufflé de l'Harmattan*, Québec, Quinze, 1986.
- TURCOTTE, Élise, *La terre est ici*, Montréal, VLB éditeur, 1989.
- VERNE, Jules, *Voyages et aventures du capitaine Hatteras. Les Anglais au Pôle Nord*, tome I, Toulouse, Éditions Ombres, 2000.
- WÄGEUS, Mats, *Scènes de chasse en blanc*, Paris, Presses de la renaissance, 1990.

⁴³ Sylvain Trudel, *op. cit.*, p. 69.

⁴⁴ Élise Turcotte, *La terre est ici*, Montréal, VLB éditeur, 1989, p. 65.